

coureur des bois. J'espère qu'il n'est pas parti seul, et que grand Pierre est avec lui.

—Je l'espère aussi, dit Jean... Mais non, je vois grand Pierre qui revient là-bas, voyez-vous, du côté de la cache. Il a dû venir sur nos pistes, il suit le même chemin que nous.

En effet, grand Pierre arrivait, portant deux chevelures sanglantes à sa ceinture.

En ce moment, Colas qui avait la vue fixée sur la voile du canot, qui apparaissait comme un point dans la distance, la vit tout à coup disparaître.

—Vite, Jean, et toi aussi, grand Pierre, prenez un des petits canots, mâtez la voile et allez au secours de Bibi. Quant à moi je vais aller à la cache ; je veux voir si elle n'a pas été visitée pendant mon absence. Si l'Iroquois a été fait prisonnier par Bibi, ayez soin qu'il ne s'échappe pas, et veillez aussi à ce qu'il ne découvre pas la cache. Vous débarquerez ici, et l'un de vous viendra m'avertir si je ne suis pas de retour.

CHAPITRE VIII

CORLARINE

A l'extrémité nord-est de la grande Manitouline, la Chaudière Noire avait choisi un plateau assez élevé, d'où la vue pouvait s'étendre à une grande distance, pour y établir son campement et y passer l'hiver à faire la chasse, tout en surveillant les canots qui passeraient au printemps. Il envoyait des partis assez souvent chez les Outaouais qui occupaient la partie ouest de l'île, pour tâcher de les engager à abandonner les Français et à porter leurs pelleteries à Corlar, où les négociants Hollandais et Anglais leur donnaient un prix plus élevé pour leurs pelleteries, en même temps qu'ils leur demandaient moins cher pour leurs propres marchandises. Dans l'intérêt de son gouvernement, Colas s'était décidé à user envers les Iroquois de la dernière rigueur, bien plus pour les détourner de ces tentatives que pour venger l'attaque faite à la Roche Capitaine et le vol des pièges des Hurons.

La Chaudière Noire ne pensait pas avoir rien à craindre des Canadiens qui ne recevraient de renforts, pensait-il, qu'au printemps. Quant à Le Rat, il connaissait fort bien le nombre de guerriers sous son commandement, et quoiqu'il fût certain que les Hurons feraient quelques tentatives pour ravoir leurs pièges, il savait qu'ils n'étaient pas de force à l'attaquer ouvertement, mais qu'ils pourraient surprendre quelques partis de ses jeunes gens à la chasse dans les bois. Aussi envoyait-il souvent et assez loin des coureurs le long du rivage pour voir si aucun signe n'annonçait quelque velléité de descente dans l'île, dont les rivages, tout le long du côté nord-ouest, étaient gelés à une assez grande distance, tandis qu'au large le lac était parfaitement libre de glaces, ainsi qu'à l'est de la pointe. Ainsi, il lui était facile d'en surveiller les alentours. Il n'appréhendait aucune attaque par eau du côté de l'est, de la part des Hurons qui n'avaient pas de canots, si ce n'est quelques-uns qu'ils auraient peut-être pu se procurer des Nipis-

siniens. Il avait fait préparer plusieurs places dans la forêt, propres à former des embuscades.

Une vingtaine de cabanes en écorce de bouleau servaient de demeures aux Iroquois. Celle du capitaine était plus grande que les autres, dont elle était éloignée d'une dizaine de pas. Elle était située au centre du village et n'avait aucun autre signe distinctif. L'intérieur était divisé en deux pièces, une très grande et l'autre beaucoup plus petite ; elles étaient séparées par des peaux d'original tendues en travers. Sur la terre, qui servait de plancher, on avait jeté de molles peaux d'ours, bien répassées. Tout autour de cette petite pièce, des peaux suspendues la protégeaient contre le froid du dehors.

Non loin du rivage, dans une longue cabane, également d'écorce de bouleau, les canots des Iroquois ainsi que tous les canots pris à la Roche Capitaine avaient été mis à l'abri ; ces derniers n'avaient pas été déchargés de leurs marchandises, qui néanmoins avaient été visités avec soin. Il y avait toujours une sentinelle près de cette cabane pour surveiller en même temps les alentours.

Dans la grande salle de la cabane du capitaine, sur un large foyer de six pieds carrés en pierre, et d'un pied plus élevé que le plancher, un bon feu éclairait l'intérieur de l'appartement et jetait une douce chaleur par toute la cabane. Dans la petite pièce, une jeune femme, la seconde femme de la Chaudière Noire, était assise sur une peau d'ours ; une jeune fille, Corlarine, sa fille, appuyait sa tête sur l'épaule de sa belle-mère. C'était une grande, svelte et belle jeune fille au teint bruni et chaud, à la longue chevelure soyeuse comme celle de sa mère, et noire comme l'aile du corbeau. Ses grands yeux noirs, fendus en amande, avaient quelque chose de fier et de hautain quand ils étaient excités, mêlés cependant d'une douceur mélancolique et caressante qu'elle tenait de sa mère. Son costume de sauvagesse rendait encore plus piquantes la beauté de ses traits et l'élégance de ses formes. De grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

—Ne pleure pas, Corlarine, lui disait sa belle-mère en essuyant ses larmes. Ton père qui t'aime, tu le sais bien, ne veut que ton bonheur. C'est pour t'assurer un protecteur et un soutien qu'il a choisi Aniaronti pour ton mari. C'est déjà un des jeunes guerriers les plus distingués de la tribu des Agniers, le plus jeune des frères du Bâtard Flammand.

—Jamais je ne consentirai à devenir sa femme ; je n'aime personne, n'ai aimé personne que ma mère qui est morte, et n'aimerai plus jamais personne que toi et mon père. Oh ! s'il savait combien il me rend malheureuse. Intercède pour moi, ma mère ; dis-lui qu'il se trompe et que, s'il persiste, il me fera mourir.

—Tu dis que tu n'as aimé personne que ta mère ! et ce jeune Canadien, Colas, qui était venu à Onontagué avec le père Le Moyne ?

—Oh ! celui-là, je l'ai aimé, oui, mais ce n'était qu'un caprice de jeune fille.

—C'est bien, n'en parlons pas.

Tu connais ton père, ma fille ; quand une fois il